

Jamais il ne s'effacera de mon cœur; & voilà comme les vrais amis ont une ressource du côté du sentiment, quand l'esprit ne suffit pas pour bien rendre leur amitié. C'est ma position à votre égard. Faites distraction de mes pensées, pour vous occuper de l'attachement que je vous aivoué; & vous trouverez que, si je ne suis pas un beau diseur, je suis au moins bon ami & bon serviteur. Mettez-moi à l'épreuve.

A Rome, ce 10 Décembre 1755.



LETTRE LXIII.

*A M. le Baron de KRONÉCH,
Gentilhomme Allemand.*

JE ne fais, Monsieur le Baron, ce que je dois le plus admirer en vous, ou de l'esprit, ou de l'aménité. Rien ne prouve mieux que votre exemple, combien les Allemands ont les qualités propres à devenir amis. Tous ceux que j'ai fréquentés, m'ont fait voir la plus belle ame du monde.

Si vous continuez à vous occuper utilement, vous honorerez votre nation & tous ceux qui vous auront connu. Je me félicite de ce qu'un simple hazard m'a procuré le plaisir de votre agréable con-

versation. J'ai toujours gagné en me rendant communicatif; car j'ai rencontré des personnes qui méritoient qu'on leur fût vivement attaché, ou des malheureux qui avoient besoin de secours & de conseil.

Il est si doux d'obliger, qu'on ne peut trop aller au devant de ceux qu'on rencontre, quand on est conduit par ce motif. Je voudrois que cette Lettre ne finît point, à raison du plaisir que j'ai de vous entretenir. Mais je me dois aux Offices, à mes travaux ordinaires, & à la crainte de vous ennuyer. Recevez donc sans façon les vœux que je fais pour vous revoir ici, & pour vous redire combien j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

LETTRE LXIV.

*A M. DE LA BRUERE, chargé
des affaires de France en Cour
de Rome.*

MONSIEUR,

Je m'étois rendu chez vous, à dessein de vous voler au moins une heure de votre temps, pour en faire mon profit; mais il n'y a pas eu moyen de pénétrer dans ce précieux cabinet, d'où vous communiquez avec celui de Versailles, d'une manière si glorieuse pour vous, & si avantageuse pour votre aimable nation.

Je me suis bien-vîte retiré, moi

Partie I.

D d

qui n'ai d'autre politique que celle de n'en point avoir, & je suis revenu, en me disant à moi-même, que je ne devois plus paroître chez vous, sans y être appelé.

Si je savois néanmoins l'heure que vous destinez aux Belles-Lettres, vos bonnes amies, je m'empreserois de vous aborder. Il sortiroit quelque chose de votre excellente mémoire & de votre brillante imagination, qui embelliroit la mienne, & je deviendrois intéressant dans la société.

Je regrette toujours de n'avoir entendu qu'à moitié la lecture de ce certain manuscrit, où Rome rendue telle qu'elle est, satisfait pleinement la curiosité. Les fleurs y sont mêlées avec les fruits, & c'est la plus agréable corbeille

qu'on puisse offrir aux personnes qui ont du goût.

Mon ame est avide d'entendre le reste. Je vous crois trop honnête, pour ne pas contenter son desir.

Vous ne pouviez choisir une plus heureuse époque que le regne de Benoît XIV, pour peindre Rome à son avantage. Il semble qu'il a fait revivre cette ville aux yeux des étrangers, & que les Sciences y réparoissent pour lui faire la cour: tant il est vrai, qu'il ne faut qu'un Monarque, pour donner de l'ame & du ressort aux choses même inanimées.

Si par le plus grand hazard il vous arrive une heure dont vous foyez embarrassé, faites appeller Ganganelli; & il vous prouvera qu'il n'y a ni étude, ni affaire,

ni visite qui le retiennent, quand il s'agit de vous prouver le zele avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 2 Mars 1753.

LETTRE LXV.

Au même.

MONSIEUR,

En vérité vous êtes trop généreux, quand vous voulez bien m'accorder trois heures de votre temps, & les laisser à mon choix. Dès demain, puisque vous me le permettez, j'irai jouir de vos bienfaits. J'ai beau dire à mon esprit de se mettre *in stochi*, de se parer enfin avec élégance, je suis sûr qu'il ne pourra que vous admirer.

Sa timidité jointe à son peu d'acquit, l'empêchera de se produire brillamment.

Ainsi attendez-vous à faire tous les frais de notre entretien; il n'y a que vous qui en ferez fâché: car vous êtes aussi modeste qu'instruit.

Malgré tout le plaisir que j'ai de vous voir, j'en aurois encore davantage, si vous possédiez encore ici M. le Duc de Nivernois, dont chacun exalte l'ame & le génie. C'est un Seigneur qui n'est savant qu'avec ceux qui le sont, & dont la science est entourée de roses & de jasmins.

Je vous communiquerai une production d'un de nos jeunes Religieux, qui vous convaincra qu'il n'y a pas seulement de l'érudition dans les cloîtres, mais qu'on y

trouve encore du goût, quand les talens sont exercés ainsi qu'encouragés. On voit des plantes qu'on croyoit stériles, donner les plus beaux fruits.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 3 Mars 1753.

LETTRE LXVI.

*Au Cardinal QUIRINI,
Evêque de Brescia.*

EMINENTISSIME,

Votre Eminence me fait trop d'honneur, & elle a trop bonne opinion de mes foibles lumieres, quand elle ne dédaigne pas de me demander comment on doit étu-

dier & enseigner la Théologie.

Il n'y avoit autrefois qu'une seule maniere d'exposer cette science sublime qui, prenant sa source dans Dieu même, se repand au milieu de l'Eglise comme le fleuve le plus majestueux & le plus abondant; c'étoit ce qu'on appelle la Positive.

On se contentoit, sans doute par respect pour la Doctrine sacrée de l'Ecriture, des Conciles & des Peres, de mettre tout simplement sous les yeux des étudiants la morale & les dogmes évangéliques. Ainsi les Commandemens de Dieu s'exposoit autrefois sans commentaire à la vue des Juifs, & ils les plaçoient dans leur mémoire & dans leur cœur, comme ce qui devoit les intéresser davantage, &